

Le tour de carnaval , comédie  
en un acte. Représentée sur  
le théâtre de l'hôtel de  
Bourgogne par les comédiens  
italiens [...]

Allainval, Léonor-Jean-Christine Soulas d' (1700?-1753). Auteur du texte. Le tour de carnaval , comédie en un acte. Représentée sur le théâtre de l'hôtel de Bourgogne par les comédiens italiens ordinaires du Roi, par M. d'Allainval. 1727.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [utilisation.commerciale@bnf.fr](mailto:utilisation.commerciale@bnf.fr).

1032

Yf 7685 .

LE TOUR

Y. 5850. ) DE

CARNAVAL

COMEDIE

EN UN ACTE.

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de  
Bourgogne, par les Comédiens Italiens  
Ordinaires du Roy.

Par M. D'ALLAINVAL.



A PARIS, AU PALAIS ;  
Chez PIERRE - MICHEL BRUNET Fils ;  
au cinquième Pillier de la Grand-  
Salle, au Saint Esprit.

---

M. DCC. XXVII.

*Avec Privilege du Roy.*



# ACTEURS.

**M**ADAME RICHARD, *Veuve*  
*d'un Président de Gisors.*

MARIANNE, *Fille de Madame Ri-*  
*chard.*

CLITANDRE, *Officier, Amant de*  
*Marianne.*

SOTENROBE, *Assesseur de Gisors.*

SANS-QUARTIER, *Valet de Clitan-*  
*dre.*

MARTON, *suivante de Marianne.*

UN GARCÇON *de l'Hôtel garni.*

DANSEURS ET MUSICIENS.

*La Scène est à Paris dans un Ho-*  
*tel garni.*



LE TOUR  
DE  
CARNAVAL.  
COMEDIE.

---

SCENE I.

MADAME RICHARD,  
MARIANNE, MARTON.

Madame RICHARD.



U E je t'embrasse, ma che-  
re fille, je suis charmée de  
te voir enfin déterminée à  
épouser M. de Sotenrobe :  
Je suis sûre que tu seras  
heureuse avec lui ; s'il n'a pas cet air vif

A

& ces manieres évaporées qui prennent la plûpart des femmes, il n'a pas aussi les défauts de ces étourdis qui donnent tous les jours mille chagrins à une épouse par leur humeur volage & libertine. M. l'Assesseur est un garçon doux, sage, posé, riche; d'ailleurs tu n'auras à essuyer de sa part ni inconstance, ni caprice: Si tu scavois le plaisir que je lui ai fait, quand je lui ai appris il y a une heure ou deux les dispositions où tu es à son égard, je croïois qu'il en mourroit de joye. Je gage qu'il est actuellement occupé de la petite fête de Carnaval, qu'il doit te donner ce soir dans cet hôtel garni. Va, ma chere fille, va te préparer pour cela, & toi Marton, songe que nous reprenons demain le chemin de Gisors.

MARTON.

Madamé, tout est prêt pour le départ.

Madame RICHARD.

Je vais à une petite emplette qui me reste à faire, je ne tarderai pas.

---

SCENE II.

MARIANNE, MARTON.

MARTON.

**M** Adame de Sotenrobe veut-elle bien que j'aye l'honneur de lui faire la réverence ?

MARIANNE *riant.*

Ha, ha, ha.

MARTON.

Vous riez, ma foi Mademoiselle, la chose n'est pas trop risible pour vous... Riez, riez, cela ne durera pas toujours; mais de grace, Mademoiselle, répondez-moi autrement, & apprenez-moi comment le plus grand benêt du Royaume a pû trouver grace devant vos yeux, lui que vous haïssiez à mort, sur-tout depuis qu'il s'est fouré dans la tête d'être votre époux.



M A R I A N N E.

Quoi, tout de bon, Marton, tu crois que je l'aime ?

M A R T O N.

Non vraiment, je me doute bien que vous ne l'aimez pas, le moyen d'aimer un homme de cette trempe.

M A R I A N N E.

A propos de quoi t'allarmes tu donc ?

M A R T O N.

Ah ! je vous entens ...tenez, Mademoiselle, je serois la premiere à vous conseiller de l'épouser si vous aviez toujours à vivre à Paris : En fait d'époux, dans cette charmante Ville, les plus sots sont souvent les plus courus ; une fille ne s'y marie que pour se soustraire au joug de ses parens, & un Mari tel que votre Assesseur est un trésor pour une jolie femme, elle a tant d'aimables gens qui lui plaisent, qu'elle y perdrait trop si

*de Carnaval.*

son époux lui plaisoit ; mais mort de ma vie , il faut chanter autrement à Gisors , dans une Province grossiere où les belles manieres ne sont pas encore reçûes , une femme n'oseroit y donner un substitut à son Mari sans qu'on en jale. *Ergo* , il en faut choisir un qu'on puisse aimer.

M A R I A N N E.

Belle conclusion !

M A R T O N.

Helas ! que dira ce pauvre Clitandre quand il apprendra ce mariage ridicule ? Avez-vous oublié les tendres adieux que vous lui fîtes quand il partit de Gisors avec son Régiment il y a quatre mois ? Ne vous souvient-il plus des assurances que vous lui donnâtes de n'avoir jamais d'autre époux que lui ? Le pauvre garçon s'endort dans sa garnison sur la foi de vos sermens ; j'en fis de mon côté à l'aimable Sans-Quartier son Valet , & je mourrois plutôt que de les violer.

A iij

M A R I A N N E.

Mais , que dirois-tu , Marton , si je t'apprenois que Clitandre & Sans-Quartier sont à Paris ?

M A R T O N.

Seroit-il possible , Mademoiselle ?

M A R I A N N E.

Oùi , je les ai vûs ce matin au Palais , jamais Clitandre ne m'a semblé plus charmant : mon-cœur s'est ému mille fois ; j'ai vû dans ses yeux qu'il mouroit d'envie de m'aborder ; mais comme j'étois avec ma mere , il s'est contenté de me faire des mines de loin , & de me faire fuivre par son valet jusqu'ici.

M A R T O N.

Quelle joye , Mademoiselle ! mais , s'il vous plaît , puisqu'il nous vient un si puissant renfort , pourquoi n'avoir pas continué de faire une rigoureuse résistance ?

MARIANNE.

Ne vois-tu pas que ce que j'en fais ,  
n'est que pour amuser ma mere.

MARTON.

Qu'est-ce que cela operera ?

MARIANNE.

Cela n'a-t'il pas engagé M. de Soten-  
robe à me. donner le Bal ce soir : quand  
je songe qu'il me sera permis d'y voir  
Clitandre sous quelque déguisement.

MARTON.

Que l'amour donne d'esprit , j'y pour-  
rai de même. entretenir mon cher Sans-  
Quartier ; mais je crains fort que ce se-  
cours ne soit venu un peu trop tard : car  
enfin nous partons demain avec M. l'As-  
sesseur pour Gisors , & le lendemain de  
l'arrivée vous devez être son épouse.

MARIANNE.

Crois-tu que Clitandre sçaura parer ce  
coup.

A iiij.

MARTON.

J'espere aussi beaucoup en son Valet ;  
qu'il me tarde de les voir déjà.... mais....

SCENE III.

MARIANNE, MARTON  
SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER *vivement.*

SERVITEUR, Mademoiselle ; bon  
soir Marton.

MARIANNE ET MARTON.

Bon soir Sans-Quartier.

SANS-QUARTIER.

Comment vous portez-vous, Made-  
moiselle ?

MARIANNE.

Fort bien.

*de Carnaval.*

SANS-QUARTIER.

Et toi , charmante Marton ?

MARTON.

On ne peut mieux.

SANSQUARTIER.

J'en suis en verité ravi.

MARIANNE.

Et ton Maître ?

MARTON.

Et toi ?

SANS-QUARTIER *vivement.*

A merveille mon enfant ; à merveille  
Mademoiselle ; vous l'allez bien-tôt voir  
ici ; il m'a envoyé devant comme un  
camp volant à la découverte , afin de re-  
gler sa marche sur les instructions que je  
lui donnerai : ma chere Marton que je  
suis charmé de te voir : *il l'embrasse.*

M A R I A N N E.

Mais dis moi, puis-je me flater que ton Maître ait pensé à moi ?

S A N S - Q U A R T I E R.

En pouvez-vous douter, Mademoiselle ? nous n'avons cessé de parler de vous. Oh ! pour un homme de guerre, c'est un homme bien tendre que mon Maître.

M A R T O N.

Et toi Sans-Quartier, m'aimes-tu toujours ?

S A N S - Q U A R T I E R.

A la rage, mon Infante, à la rage ; depuis que je t'ai perdue de vue, je ne suis point entré dans aucun cabaret pour m'enivrer, que je n'y aye cassé des verres en ton honneur & gloire ; ton nom est entrelassé avec le mien sur toutes les cheminées des Corps-de-gardes ; mais depuis quand êtes-vous à Paris, Mademoiselle ?

M A R I A N N E.

Depuis près d'un mois nous y sommes venues pour une petite affaire que nous avons heureusement terminée : & vous , y a-t'il long - tems que vous y êtes ?

S A N S - Q U A R T I E R.

Depuis quatre jours.

M A R I A N N E.

Hé , qu'y venez-vous faire ?

S A N S - Q U A R T I E R.

Nous sommes ici en recrue , nous cherchons à faire des hommes ; mais regardez-moi un peu toutes deux . . . Ah , ah , voilà des yeux sur ma foi qui me disent que nous pourrions bien y faire des femmes.

M A R T O N.

Oh ! je tremble que ta conjecture ne soit pas vraie.

S A N S - Q U A R T I E R.

Comment , te défies-tu de moi ?



MARTON.

Non ; mais c'est que depuis que nous ne vous avons vû , il est arrivé bien des affaires , Madame Richard marie Mademoiselle à un Assesseur de notre Ville qui est ici logé avec nous.

SANS-QUARTIER.

Est-il croyable , Mademoiselle , que vous puissiez préférer à mon Maître un pied plat de Province ?

MARIANNE.

Hélas ! mon pauvre Garçon , Marton m'est témoin des chagrins que ma mere m'a fait sur ce sujet.

SANS-QUARTIER.

Oh , ne vous embarrassez pas , il ne sera pas dit qu'on nous soufflera ce que nous aimons sur la moustache ; nous y mettrons ordre.

MARTON.

Il faut donc pour cela user d'une

grande diligence, car nous retournons demain à Gisors avec le prétendu.

SANS-QUARTIER.

C'est le diable; mais ne vous alarmez de rien. Dis-moi seulement comment s'appelle cet Assesseur?

MARTON.

Tu ne le connois pas : pendant que vous étiez en garnison à Gisors, il étoit à Orleans à étudier en Droit; son nom est Boniface de Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Comment?

MARIANNE,

Sotenrobe.

SANS-QUARTIER.

Sotenrobe! Sotenrobe! ah quel bonheur! un Basset! . . .

MARTON.

Où.

## SANS-QUARTIER.

Blondin tirant sur le fade ; pour l'esprit des plus nigaud , une vraie hape-lourde .

MARIANNE.

Justement ; comment tu le connois ?

SANS-QUARTIER.

Si je le connois . . . vraiment je le crois , nous avons été camarades d'étude.

MARIANNE.

Que veux-tu dire camarade d'étude ?

SANS-QUARTIER,

Oiii , camarades d'étude , nous demeurions tous deux ici dans une boutique de Procureur ; il y étoit espalier , c'est-à-dire Clerc & moi Laquais.

MARTON.

Il n'est pourtant guere deffalé pour avoir fait les exercices sous un Procureur.

## SANS-QUARTIER.

Oh il n'y resta guere , la Procureuse lui fit des avances qu'il n'eut pas l'esprit d'entendre , quoiquelles fussent très-intelligibles ; quand elle vit cela il lui fit une querelle d'Allemand , & elle obligea Maître Jean Cornichon son époux de le remplacer par un autre dont elle tira dans la suite de bons services . . . .

Ah , ah , Monsieur de Sotenrobe , c'est donc vous qui voulez aller sur nos brisées ? nous verrons cela , nous verrons cela.

## MARIANNE.

Il ne faut pas que j'oublie de te dire qu'il doit me donner ici ce soir un petit Bal.

## SANS-QUARTIER.

Tant mieux ; ce sera mon champ de bataille , je l'y ferai danser d'un diable d'air . . . Ah , ah , ah , j'imagine un panneau qui sentira un peu son carnaval , mais il sera bien fin s'il n'y donne. Le tems presse , adieu Mademoiselle , je vais rendre compte à mon Maître de

mes découvertes , & des intelligences que j'ai dans cette place ; ensuite j'avancerai ici mon artillerie , & quoique l'ennemi soit déjà maître des fauxbourgs , & que la gouvernante tienne pour lui. Morbleu je veux à sa barbe arborer mon pavillon sur la breche , sur-tout ne vous étonnez de rien , & ne marquez point nous connoître , je vais vous envoyer mon Maître déguisé d'une manière qu'il ne pourra être suspect à *Marton* ; sans adieu , mon adorable.

---

## SCENE IV.

MARIANNE , MARTON.

MARTON.

**V**OYEZ , Mademoiselle , comme la rentrée d'une ou deux cartes racommode en un instant un méchant jeu : tout à l'heure nous étions vous & moi dans une consternation terrible, l'alarme étoit au camp , & l'arrivée de *Clitandre* & de *Sans-Quartier* nous vient de remettre dans le meilleur train du monde.

MARIANNE.

M A R I A N N E.

Que je serois heureux si. . .

M A R T O N.

Oh , Mademoiselle , reposez-vous de tout sur Sans-Quartier, puisqu'il s'en mêle , nous aurons une bonne issue , il est plein d'expediens.

---

S C E N E V.

SOTENROBE , MARIANNE ,

M A R T O N.

SOTENROBE *en dedans.*

**A** Hi les fripons, les marauds, les canailles. . .

M A R I A N N E.

Voilà M. de de Sotenrobe bien en colere.

SOTENROBE. *Entre en robe sans per-  
ruque & sans cha-  
peau, avec un rabat  
tout chiffonné.*

B

Insulter de la sorte un Assesseur !

MARTON *riant.*

'Ah, ah, ah, comme le voilà fait ; ah, ah, ah.

MARIANNE.

Que vous est-il donc arrivé, M. l'Assesseur ?

SOTENROBE.

Ah ! m'amour, je n'en puis plus.

MARIANNE.

Voilà assez rire, Marton.

MARTON.

Hé le moyen de s'en empêcher, Mademoiselle ? Ah, ah, ah, M. l'Assesseur, comment vous courez le Bal en cet équipage-là ? Ah, ah, ah, on voit que nous sommes en carnaval.

SOTENROBE.

Peu s'en est fallu, mon cher enfant,

que tu n'ayes été veuve avant d'être mariée.

MARTON *bas.*

Cela nous auroit tiré une grosse épine du pied.

MARIANNE.

Quelle disgrâce avez-vous donc eüe ?

SOTENROBE.

Le plus grand malheur du monde ; mais je ne sçay si je dois te le conter , car l'amour que tu as pour moi est si violent que tu ne pouras jamais l'entendre sans pleurer.

MARTON.

Contez , contez-nous votre lamentable aventure , Mademoiselle la soutiendra bien , pour moi j'en pleure déjà de rire.

SOTENROBE.

J'étois il n'y a qu'un moment dans la place du Palais Royal , & comme je me baïssois pour ramasser un écu qui étoit cloüé à terre, un petit coquin m'est venu

B.ij.



donner sur le dos d'une latte où il y avoit un rat, je l'ai payé sur le champ d'un soufflet : mais malheureusement il étoit fils de trois ou quatre Fiacres qui étoient sur la place, ils sont courus sur moi, ils m'ont arraché ma perruque & mon chapeau. J'ai eu beau leur dire que j'étois Assesseur de Gisors, ils ne m'ont répondu qu'à grands coups de fouet; j'ai fui, ils m'ont poursuivi toujours fouettant. Mille badaux se sont mis en haye pour me faire des has.

MARTON.

Je le crois bien, le spectacle étoit des plus nouveaux de voir passer un homme en robe par les verges.

MARIANNE.

Voilà de grands coquins.

SOTENROBE.

Les Cochers ont arrêté leurs carrosses, j'entendois de maudits Laquais grimpez derrière qui crioient aux Fiacres fouettez, fouettez, c'est un Commissaire : enfin, je me suis sauvé dans le Palais

Roiâl , je l'ai traversé , j'ai demandé en sortant un Commissaire pour faire ma plainte , on m'a dit de tirer une corde que l'on m'a montrée , je l'ai fait , croyant que c'étoit la corde d'une sonnette , & il est tombé sur moi un sceau d'eau.

MARTON *riant de toutes ses forces.*

Ha , ha , ha.

SOTENROBE.

Ces insolens-là sont bienheureux d'avoir affaire à un homme qui prend les choses aussi-bien que moi.

MARIANNE.

Marton , que je ne t'entende pas rire davantage.

SOTENROBE.

Laisse , laisse la rire , cela ne me fait point de peine.

MARTON.

Oh , Mademoiselle , je ris de ce que

M. de Sotenrobe en a été quitte à si bon marché ; c'est un miracle, il devoit périr sous les foiets de ces brutaux.

SOTENROBE.

Cela est vrai, c'est un miracle.

MARIANNE.

Mais vous ne songez pas, Monsieur, qu'il y a long-tems que vous avez la tête découverte, vous pourriez vous enrhumier.

SOTENROBE.

Quand je suis auprès de toi je n'ai jamais froid, je ne sens rien, j'oublie tous mes maux.

MARIANNE.

Mais votre santé m'est chère.

SOTENROBE.

Comme elle m'aime ! je n'aurois jamais crû être si aimable, il faut que j'aie quelque mérite que je ne me connoisse pas ; mais tu as beau faire, je ne scaurois

te quitter . . . tiens , Marton , voilà ma  
clef.

MARTON.

Pourquoi faire ?

SOTENROBE.

Va dans ma chambre me chercher  
ma belle perruque & mon chapeau neuf.

MARTON.

Moi dans votre chambre ? vous mo-  
quez-vous , Monsieur l'Assesseur ? avec  
cet air dangereux que vous avez , si l'on  
m'en voyoit sortir , pour peu que mon  
linge fut dérangé , ne s'imagineroit-on  
pas que je serois quelque plaideuse qui  
fortiroit d'une sollicitation ? Oh j'ai de  
l'honneur, quoique je ne sois qu'une sui-  
vante.

MARIANNE.

Vous ferez mieux d'y aller vous-mê-  
me.

SOTENROBE.

J'y cours , mignone , j'y cours , & je  
reviens sur le champ.

M A R I A N N E.

Ne vous gênez point.

S O T E N R O B E.

Oh je crois que tu t'ennuies beaucoup quand tu ne me vois pas ; va tu me verras bien-tôt , & tu me posséderas tout à ton aise. Cela n'est pas croyable , l'amour qu'elle a pour moi depuis ce matin ; va mon bouchon nous nous divertirons bien ce soir au petit Bal que je te donnerai. Je reviens , je reviens.

M A R T O N.

Allez , allez , croyez-moi , restez un peu de tems dans votre chambre pour vous remettre des fatigues que vous venez d'essuyer. Ah , ah , ah , que dites-vous , Mademoiselle , de son aventure ? j'admire le sérieux avec lequel vous l'avez entendue.

M A R I A N N E.

As-tu bien le courage , Marton , de  
rire

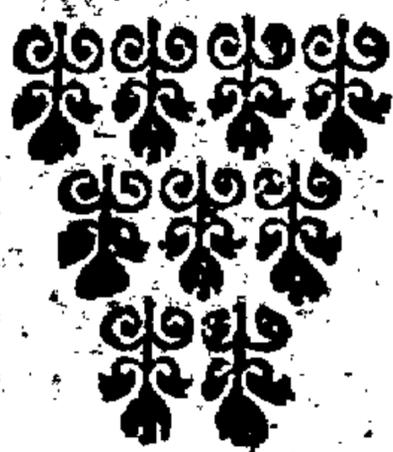
rire comme tu fais aux dépens de ce pauvre garçon...

MARTON.

Hé, où est le mal, Mademoiselle? Je voudrais pour une année de mes gages avoir eu le plaisir de voir la scène sur le lieu où elle s'est passée. Oh! j'imagine que cela étoit fort divertissant de le voir galoper en robe sans perruque & sans chapeau, j'en rirai bien tantôt avec Sans-Quartier.

MARIANNE.

Ne trouves-tu pas que son Maître est bien lent à venir, & que pour un Amant.....



## SCÈNE VI.

CLITANDRE, MARIANNE,  
MARTON.

CLITANDRE. *{ en Haut-à-bas une  
malle sur le dos.*

**H**AUT-À-BAS, mes Dames, des  
Éguilles, des rubans, des boîtes à  
mouches....

MARIANNE.

Il ne me faut rien, mon ami.

CLITANDRE.

Des éventails, des tabatières à la mo-  
de,

MARIANNE.

Je vous dis que je n'ai pas besoin de  
votre marchandise.

CLITANDRE.

J'en ai pourtant qui vous convien-  
droit assez.

MARTON.

Peste de l'importun , laisse - nous , te dit-on, nous avons bien d'autres choses à songer.

CLITANDRE.

Diable , Mademoiselle Marton est bien rude aux Marchands.

MARTON.

Ah ! Monsieur le Chevalier, qui diantre vous auroit reconnu ?

MARIANNE.

Ah Ciel !

MARTON.

Contez-vous vos raisons , je m'en vais faire le guet afin que vous ne soyez pas surpris.

MARIANNE.

Comment , Clitandre , c'est vous.

CLITANDRE. { après avoir posé sa  
malle sur une table.



Oùii, belle Marianne, c'est moi, c'est un Amant que vous revoyez plus passionné que jamais. Suis-je assez heureux pour que le temps ne m'ait point effacé de votre mémoire ? Et puis - je espère que votre cœur soit encore pour moi dans ces charmantes dispositions où je l'ai laissé en partant de Gisors ?

M A R I A N N E.

En pouvez-vous douter, Clitandre ? après les assurances que je vous en ai données ?

C L I T A N D R E.

Ah ! si cela est, je suis le plus heureux des hommes... Sans-Quartier vient de m'apprendre le grand besoin que vous avez d'un prompt secours, & moi je viens vous conjurer de m'accorder votre aveu pour une petite entreprise que je médite contre mon rival, & qui m'assurera la possession de votre cœur : allons, adorable Marianne, qu'un mot de votre belle bouche acheve mon bonheur.

## MARIANNE.

L'extrémité où l'on me réduit, & votre mérite, Clitandre, seront mon excuse; faites tout ce qu'il vous plaira, pourvu cependant que ma mère n'y joue point un rôle désagréable.

## CLITANDRE.

Non, ne craignez rien de ce côté-là, je vais vous mettre au fait...

## MARTON.

Paix, paix, voilà Monsieur de Sotenrobe qui revient; peste du trouble-fête, qui est-ce qui demandoit ici sa figure?



## SCENE VII.

CLITANDRE , SOTENROBE ,

MARIANNE , MARTON ,

SOTENROBE *en entrant.*

**A** U diable le Marchand , j'ai envie de m'en retourner , car il m'en va couer de l'argent.

MARIANNE.

Voyons un peu vos éventails.

CLITANDRE.

En voici des plus nouveaux , Mademoiselle ; c'est moi qui ai donné au public l'idée d'y peindre les aventures nouvelles.

SOTENROBE.

N'achete rien de ce drôle-là , ma petite femme , il t'affronteroit , il m'a tout l'air d'un Marchand de contrebande.

MARTON.

Ne craignez rien de ce côté-là, je le connois, & je suis sûre que toute la marchandise est de bon aloi.

CLITANDRE à Sotenrobe.

Ah ! Monseigneur...

SOTENROBE.

Monseigneur... il faut que j'aye un air de qualité.

CLITANDRE.

Ne voulez-vous rien du nôtre... des peignes pour bien peigner votre perruque.

SOTENROBE.

J'en ay , j'en ay...

MARIANNE.

Expliquez-moi je vous prie cet événement.

## CLITANDRE.

C'est un Gascon qui se sauve dans un naufrage sur sa valise.

## MARTON.

En guise de callebasse. Et celui-ci, que veulent dire tous ces gens vêtus de noir que je vois, qu'ils ont l'air triste, viennent-ils d'un convoi?

## CLITANDRE.

C'est une troupe d'Auteurs qui viennent de la première représentation d'une pièce qu'ils ont eu la douleur de voir applaudir : à *Sotenrobe*, ne touchez pas, Monseigneur, à cette tabatière-là.

## SOTENROBE.

Pourquoi, pourquoi?

## CLITANDRE.

C'est qu'elle est vendue à un gros Chanoine qui doit y faire peindre sa gouvernante.

MARIANNE *prenant un autre éventail.*

Ah la vilaine figure ! Est-ce un possédé que cette homme-là ?

CLITANDRE.

Ah, ah, c'est M. Bredoïille Notaire, qui veut dévisager la Comédie, parce qu'il s'est reconnu dans une pièce nouvelle.

SOTENROBE.

L'ami, l'amie, dites-moi un peu ce que chantent ces trois oiseaux-là ?

CLITANDRE.

Voyez cela, s'il vous plaît, Mademoiselle ; l'oiseau que vous voyez au milieu, est un moineau éperduëment amoureux de cette aimable fauyette qui est à ma droite ; le moineau s'est couvert de plumes étrangères pour ne point donner d'ombrage au coucou son rival que vous voyez à ma gauche : Le moineau veut faire entendre adroitement à la fauyette qu'il viendra tantôt l'enlever au coucou si elle y consent.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, cela est plaisant, cela est plaisant, voilà un drôle de moineau, qui est-ce qui diroit qu'un oiseau si petit auroit tant d'esprit, cela me confond; & la fauvette consent-elle ? . .

CLITANDRE.

Il faut que je le voye dans ses yeux.

MARIANNE.

Vous y verrez que la haine qu'elle a pour le coucou la détermine à suivre son moineau.

SOTENROBE.

Ah, ah, ah, le pauvre coucou, le pauvre coucou.

MARTON.

Marchand n'auriez-vous pas un éventail où l'on eut peint un Assesseur foïeté par quatre Fiacres ?

CLITANDRE.

Non.

MARTON.

Je m'en étonne, car c'est une avantu-

*de Carnaval.* 31  
re des plus nouvelles & en voilà le heros.

---

## SCENE VIII.

CLITANDRE, MARIANNE  
SOTENROBE, SANS-QUARTIER,  
MARTON.

SANS-QUAR-  
TIER.

*Pendant cette Scene ;  
Clitandre , Marianne  
& Marton , sous pré-  
texte de voir des éven-  
tails , parlent de leurs  
affaires.*

**H** Ola quelqu'un.

SOTENROBE.

Ouf, j'ai crû encore entendre la voix  
enroïée de ces maudits Fiacres.

SANS-QUARTIER.

M. de Sotenrobe est-il ici ?

MARTON.

Le voilà.



SANSQUARTIER. *L'embrassant  
deux ou trois fois  
rudement.*

Ah votre serviteur, M. de Sotenrobe, comment vous portez-vous M. de Sotenrobe ? que j'ai de joye de vous voir M. de Sotenrobe.

SOTENROBE.

Doucement, doucement, je ne vous connois point.

SANS-QUARTIER.

Comment M. de Sotenrobe ne reconnois plus un de ses amis ; ne vous souvient-il plus de Maître Jean Cornichon ?

SOTENROBE.

Ah ! c'est toi mon pauvre Dupont.

SANS-QUARTIER.

Hé vraiment oiii c'est moi, je sçavois bien que vous reconnoîtriez un garçon à qui vous avez tant d'obligations : car enfin c'est moi qui vous ai déniaisé quand

vous débarquâtes chez le Procureur,  
vous étiez si neuf.

SOTENROBE.

Tu t'en souviens ?

SANS-QUARTIER.

Bon , & vous , ayez-vous oublié tous  
les tours que je vous ai jouiez : souvenez-  
vous de cette nuit que vous vous régal-  
liez avec la femme de Chambre ; de con-  
cert avec elle j'entrai , j'avois la robe du  
Procureur & un grand bois de Cerf sur  
la tête , vous me prîtes pour l'ombre de  
votre pere ; la peur vous saisit , vous  
vous sauvâtes , & je demurai maitre du  
champ de bataille... Ah ! que ce vin de  
Champagne étoit bon.

SOTENROBE.

Ah , ah , ah.

SANS-QUARTIER.

Et ce soir que je vous fis prendre par  
le Guet.

SOTENROBE.

Ah ! ouï , ouï ; mais à présent je suis bien changé , je ne suis plus si sot que j'étois.

SANS-QUARTIER.

Oh , diable , vous m'avez l'air d'un fin matois.

SOTENROBE.

Depuis que tu ne m'as vû , j'ai été étudier en droit à Orleans : oh cela fait bien un jeune homme.

SANS-QUARTIER.

Male peste à qui le dites vous , je me doute que vous faites bien des vôtres à Gisors.

SOTENROBE.

Oh , ouï , depuis que je suis Assesseur j'ai fait mettre dans la halle une cloche pour annoncer l'heure du marché.

**SANS-QUARTIER.**

Je veux dire que vous y êtes la coqueluche de toutes les belles.

**SOTENROBE.**

C'est à qui m'aura , l'une me tire par ma perruque , une autre me déchire mon habit ; dès qu'on me voit , tout le monde se met à rire, jusqu'aux petits enfans. Oh c'est que je suis si divertissant.

**SANS-QUARTIER.**

Morbleu vous avez un air qui me charme.

**SOTENROBE.**

C'est bien autre chose, si tu me vois dans mon tableau , je me suis fait peindre en robe.

**SANS-QUARTIER.**

C'est pour n'être pas un original sans copie.

SOTENROBE.

Et par un peintre fameux qui ne peint que des visages.

SANS-QUARTIER.

Des visages, M. l'Assesseur ! qu'il vous aura bien attrapé,

SOTENROBE.

Mais, qu'est-ce que je vois là à ton chapeau ? Est-ce que tu fers le Roi ?

SANS-QUARTIER.

Oùi je le fers en second, je suis Valet d'un Officier ; bonne condition, il ne me paye point, me nourrit mal & me bat beaucoup ; mais je ne laisse pas de tirer mon épingle du jeu, il n'y a que maniere de s'aider.

SOTENROBE.

Quoi ! tu aurois le cœur d'aller tuer ton prochain.

SANS-QUARTIER.

SANS-QUARTIER.

Oh ! pendant la paix, le métier des armes est sans risque ; si la guerre venoit je ne dis pas que je ne quitasse le service, comme quantité d'autres braves.

SOTENROBE.

Que ne restois - tu chez M. Cornichon.

SANS-QUARTIER.

Ah ! un Procureur est d'un dangereux exemple pour un Valet ; je m'appercevois que je devenois diablement habile à m'approprier le bien d'autrui ; & comme je n'avois pas le privilege de le faire impunément comme lui , j'ai donné le congé à ce cocu-là. A propos de cocu , vous ne me dites pas que vous vous mariez à la fille d'une Madame Richard, & vous lui donnez ce soir le Bal.

SOTENROBE.

Qui t'a donc déjà dit cela ?

## SANS-QUARTIER.

Tout Paris ; on ne parle que de vous dans les rues , & je gage qu'avant qu'il soit deux jours on vous chantera sur le Pont Neuf.

## SOTENROBE.

Oh si je sçavois cela , quoique j'aie bien envie d'être marié , je resterois encore ici pour avoir le plaisir de m'entendre chanter ; je suis glorieux moi.

## SANS-QUARTIER.

Je viens vous demander une grace ; l'Officier que je fers voudroit bien venir à votre Bal , & y amener quelques Messieurs & quelques Dames de ses amis.

MARTON *riant.*

Oh qu'il vienne , qu'il vienne , plus on est de fous & plus on rit.

## SANS-QUARTIER.

Il vous en témoignera sa reconnois-

sance. Il faut que je vous confie une chose ; mais , diable , *moins* , mon Maître est amoureux d'une jeune personne qui sera à votre Bal ; il doit l'y enlever , parce que sa mere veut la marier au plus grand benêt de toute la terre.

SOTENROBE.

Ah que c'est bien fait.

SANS-QUARTIER,

Actuellement que je vous parle , mon Maître est auprès de sa maîtresse ; ils prennent ensemble des arrangemens pour cette expedition , tandis que la pauvre dupe se laisse amuser par un fripon , sans qu'il se doute de rien.

SOTENROBE.

Oh le sot , le sot , nous rirons bien.

MARIANNE.

Adieu, Marchand, que je suis charmée que nous nous soions accomodez ; cela me coûte un peu, mais j'espere que je n'au-

Dij,



rai pas lieu de me repentir de cette emplette.

CLITANDRE.

Assurément, Mademoiselle, vous verrez que je suis un Marchand de bonne foi, & que je ne suis pas de ces forains qui attrapent à droite & à gauche; pour moi j'épouse mes pratiques. Votre serviteur, Mademoiselle.

SANS-QUARTIER à *Sotenrobe*.

C'est apparemment-là, Mademoiselle votre future; vous voulez bien que je la saluë.

SOTENROBE.

Saluë, saluë, Dupont; tiens, m'amour, voilà un garçon de ma connoissance qui veut te feliciter de ce que tu vas être ma femme.

SANS-QUARTIER.

Mademoiselle, comme je connois parfaitement l'Epoux que vous prenez, je puis vous assurer que vous ne pouvez pas mieux choisir que vous faites; c'est

*de Carnaval.*

48

un homme plein d'esprit, bien fait de sa personne, du meilleur caractère...

SOTENROBE.

Oh! ce garçon-là me connoît bien.

MARIANNE *à Sans-Quartier.*

Je te suis obligé, mon ami.

SOTENROBE.

Va, ma petite, va te préparer pour le Bal, la nuit approche, & j'ai dit qu'on nous fit souper si-tôt que ta mere sera venue.

MARIANNE.

J'y vas de ce pas.

SOTENROBE.

Et moi je vais m'habiller en Officier; adieu Dupont, adieu.



## SCENE IX.

SANS-QUARTIER , MARTON.

SANS-QUARTIER.

**A** H, Marton, le grand nigaud ! je me donne aux Diables, il n'étoit pas si stupide il y a deux ans ; il n'y a point d'honneur pour un homme d'esprit de l'attraper, il donne de lui-même dans les panneaux les plus grossiers.

MARTON.

J'ai entendu une partie des impertinences que tu lui as dites, & sans la crainte de gêner le mystere, j'aurois éclaté cinq ou six fois.

SANS-QUARTIER.

Par ce que ta Maîtresse a dit à mon Maître quand il s'est retiré, je me doute bien que les parties sont d'accord & qu'elles consentent.

MARTON.

Elle a eu quelque peine à goûter le dessein de ton Maître : ces filles de Provinces sont si sotes quand il faut prendre un parti.

SANS-QUARTIER.

Oh vive nos Parisiennes : ça parlons un peu pour notre compte , je gage que tu ne te feras pas tant prier pour me suivre.

MARTON.

Sans - Quartier , quoique j'aye été la première à enhardir ma Maîtresse , je ne laisse pas de voir le risque que nous courons en nous rendant toutes deux à discrétion à des gens de guerre.

SANS-QUARTIER.

Rassure-toi, nous en userons bien.

MARTON.

On dit que le mariage ne vous fixe guere vous autres.

## SANS-QUARTIER.

Ne crains rien de ce côté-là, je te jure que je m'en tiendrai à mon pain de munition, & que n'irai point à maraude. Je te regarde déjà comme une place dont je suis le conquérant; je te fortifierai bien, je te revêtirai de mon mieux; je te recrepirai d'un bout à l'autre; je te maintiendrai dans tous tes privilèges, & dans toutes les clauses de la capitulation: mais aussi comme il ne faut pas trop se fier sur des pays conquis, moitié de bonne guerre, moitié par ruse; je t'avertis que je ferai si bonne garde que tu n'entretiendras aucune correspondance avec l'ennemi.

## MARTON.

Va, Sans-Quartier, ta conquête te le-  
ra fidèle.

## SANS-QUARTIER.

Quelle prenne bien garde de donner audience à aucun trompette; ces symphonistes, vois-tu, sous prétexte de venir  
faire

faire au Gouverneur quelques complimens de bienveillance , sont chargez d'ordres secrets pour faire soulever la place ; ils en examinent le fort & le foible ; ils regardent par où ils pourront tenter l'escalade, afin de dresser leur batterie de ce côté-là.

MARTON.

Comment ces gens-là t'allarment?

SANS-QUARTIER.

Ventrebleu si je sçavois que quelqu'étranger se fut glissé dans ma Citadelle , tout seroit perdu , je ferois main-basse sur l'ennemi & sur la place même.

MARTON.

Sauve-toi , voilà Madame Richard qui revient.

SANS-QUARTIER.

Pourquoi me sauver , Madame ne me connoît point ; quand nous étions à Gisors nous n'allions vous voir mon Maître & moi que la nuit crainte du scandale.

E

le. Cà , ma foi , vive les gens de guerre  
pour la circonspection.

## S C E N E X.

MADAME RICHARD.  
SANS-QUARTIER , MARTON.

Madame RICHARD *se jettant dans  
un fauteuil.*

**A** H que je suis lassé ; mais par bon-  
heur voilà toutes mes affaires fi-  
nies. Marton, où est ma fille ?

MARTON.

Elle est dans votre chambre à se pré-  
parer pour le Bal.

Madame RICHARD,

Et M. l'Assesseur.

MARTON.

Il est aussi dans la sienne.

Madame RICHARD.

A qui en veut cet homme-là ?

MARTON.

Madame , c'est un garçon de la con-  
noissance de M. l'Assesseur.

SANS-QUARTIER.

Oüi , Madame, j'ai l'avantage de con-  
noître votre Gendre futur ; j'ai déjà eu  
l'honneur de complimenter Mademoi-  
selle votre fille, & je n'ai pas voulu m'en  
aller sans avoir celui de vous saluer.

Madame RICHARD.

Grand-merci mon ami.

SANS-QUARTIER *bas à Marton.*

Je cours faire avancer les troupes.

Madame RICHARD.

Marton , tu ne sçaurois t'imaginer  
combien je suis contente de ma fille, &



combien je lui sçais bon gré de son obéissance.

MARTON.

Assurément, Madame, il faut qu'elle vous respecte bien pour épouser M. de Sotenrobe, malgré l'aversion qu'elle a pour lui. Ce n'est pas pour me vanter, ni pour vous obliger à me donner quelque récompense; mais, Madame, je n'ai pas laissé de vous servir à la disposer à ce mariage.

Madame RICHARD.

Va, Marton, tu n'y perdras rien.

MARTON.

Si vous êtes dans la bonne volonté de me donner quelque chose, Madame, je vous prie de le faire à présent, avant de quitter Paris je m'acheterois....

Madame RICHARD.

Oh cela ne me regarde point, c'est à Monsieur de Sotenrobe à te payer de tes soins.

MARTON.

Vous sçavez bien qu'il n'est guere don-  
nant.

SCENE XI.

MADAME RICHARD ;  
SOTENROBE, MARTON.

SOTENROBE { *ridiculement habillé*  
                  { *en Cavalier.*

J E vous ai entendu venir, belle-mere,  
& je suis vite couru à la cuisine pour  
dire qu'on nous fit souper : que dites-  
vous de mon équipage, c'est pour le bal  
que je me suis mis comme cela.

MARTON *bas.*

La peste du sot.

Madame RICHARD.

Comment, M. l'Assesseur, cela vous  
va à merveille.

## SOTENROBE.

N'est-il pas vrai : & toi , Marton , qu'en dis-tu ? Là , tout de bon , si tu ne m'avois jamais vû , pour qui me prendrois-tu ?

## MARTON.

Je ne m'y tromperois pas à votre mine ; quel dommage, Monsieur, que vous soyez enseveli dans une Robe , vous avez un air Guerrier , une taille de Conquerant.

## SOTENROBE.

Tenez , belle-mere , écoutez-là , écoutez-là : oh, j'étois assurément né pour la guerre , & j'y serois parvenu , si je n'avois apprehendé les épées & les fusils.



---

SCENE XII.

*On met le Couvert.*

MADAME RICHARD,

MARIANNE. *{ en Domino blanc &  
un masque à la main.*

SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD.

**V**OILA ma fille.

SOTENROBE.

Ah, ah, quelle est drôle avec son habit.

MARIANNE.

Pourquoi, Marton, ne m'avoir pas averti que ma mere étoit de retour ?

Madame RICHARD.

Je ne fais que de rentrer.

E iij

## SOTENROBE.

Que dis-tu, ma prétendue, de ma figure ? Ain, aurois-tu crû que j'aurois eu si bonne mine avec un plumet.

## MARTON.

Oh, il n'y a personne à qui le peñtache aille comme à vous.

## MARIANNE.

Vous êtes fait à charmer.

## SOTENROBE.

Tu me verras dans un moment au Bal, je danse comme une peinture : oh tu ne sçais pas encore tout ce que je sçais faire ; je sçais joïer des gobelets, & j'es-camote on-ne peut mieux.

## MARTON.

Le beau talent pour un homme de Justice : oh, je connois des gens qui es-camoteront mieux que vous.

SOTENROBE.

Mettons-nous toujourns à table , & dépêchons nous de souper ; *il se met dans un fauteuil au milieu* : voilà votre place , belle-mere ; & toi mon enfant mets toi à ma gauche , tu n'es pas mal placée , c'est le côté du cœur.

MARTON.

Remarquez-vous , Mademoiselle , que M. l'Assesseur est galant jusques dans les moindres choses.

SOTENROBE.

Bon , bon , j'en dirai bien d'autres .  
Hola , ho garçons , apportez le souper.

UN GARCÇON *en dedans.*

Allons , allons.

SOTENROBE.

Pour moi je ne me mets à table que pour la forme , car je suis rassasié , mignone , dès que je te vois.

MARTON.

• Que voilà un compliment bien tourné !

• UN GARÇON.

• Monsieur , voilà des Violons & des Masques qui entrent.

SOTENROBE *se levant de table brusquement.*

Vîte , vîte , ôtez cette table , nous souperons après le Bal ; ces Musiciens sont alterez en diable , ils se jettent d'abord sur les bouteilles , cela me couteroit trop.

Madame RICHARD.

Qui sont donc ces Masques.

SOTENROBE.

Ce sont des Officiers & des Dames de mes amis qui m'ont prié de souffrir qu'ils vinssent à mon bal. *Marianne met son masque , & va avec Madame Richard & Marton s'asseoir au fond du Theatre.*

---

SCENE XIII.

MADAME RICHARD,  
MARIANNE, SOTENROBE,  
MARTON, DANSEURS,  
*Et Soldats & en Amazones.*

SANS-QUARTIER.

SERVITEUR, M. de Sotenrobe ;  
Messieurs, honneur au Roy du Bal.  
*Les Danseurs & Danseuses conduits par  
Clitandre masqué entrent en dansant une  
marche & saluent tous en cadence M. de  
Sotenrobe.*

A I R.

Cédez, cédez, jeunes beautés ;  
L'Amour vous somme de vous  
rendre,  
Soumettez lui vos libertés,  
Et ne le faites pas attendre ;  
De son pouvoir ce Dieu jaloux,  
Récompense les cœurs qui lui rendent  
hommage ;



Mais quand on résiste à ses coups,  
Semblable à Mars, ce vainqueur en cou-  
roux

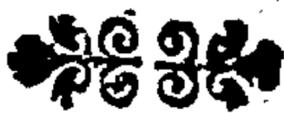
Livre l'assaut & met tout au pillage.

### SOTENROBÈ.

Cela n'est pas mal chanté, je lui don-  
nerois volontiers un coup à boire, mais  
il a trop de suite. *On danse.*

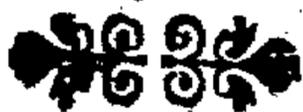
### VAUDEVILLE.

**J**E suis un bon Soldat  
ti, ta, ta,  
Tout cede à mon courage;  
J'ai dans mon fournilment  
Pa ta pan  
De quoi faire ravage.



Quand je vais au combat  
ti, ta, ta,  
Pour moi c'est une fête,  
Quand je monte à l'assaut  
Tôt, tôt tôt  
Jamais rien ne m'arrête.

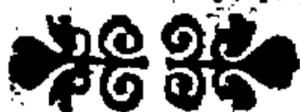
Aussi-tôt que j'entens  
Pa ta pan,  
La gloire m'éguillonne,  
Et d'un air résolu  
tu, tu, tu,  
Sur l'ennemi je donne.



Il a beau faire feu  
Ventre bleu,  
Je ris de sa menace,  
S'il ne se rend d'abord  
Par la mort,  
Je l'étens sur la place.



Pour devenir vainqueurs  
Tendres cœurs,  
Prenez-moi pour modèle,  
A grands coups de canon  
Pa ta pon,  
Battez la Citadelle,



Allez près d'un objet

Vîte au fait ,  
 Devenez téméraires ,  
 Quand les dehors sont pris  
 Biribi ,  
 La place ne tient guerre. ●

*On danse.*

SOTENROBE.

A nous , m'amour , dansons un  
 Menuet ensemble.

MARIANNE.

Monsieur, c'est à ma mere à commen-  
 cer.

Madame RICHARD.

Je le veux bien. Mariton mets-toi là  
 auprès de ma fille , & ne la quitte pas.

MARTON.

Non Madame.

SOTENROBE.

Violons , allons un Menuet ; là que  
 ce soit gaillard. *Pendant que Sotenrobe &*

Madame Richard dansent ensemble un Menuet : Clitandre, emmene Marianne, & un Masque couvert d'un Domino semblable à celui de Marianne prend sa place ; tous les Masques s'évadent ensuite tout doucement.

---

## SCENE XIV.

MADAME RICHARD,  
SOTENROBE, MARTON.

Madame RICHARD *après avoir dansé.*

**Q**UE sont donc devenus tous ces Messieurs & ces Dames, je ne me suis point apperçûë de leur départ.

SOTENROBE *riant.*

Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Qu'avez-vous donc à rire M. l'Asses-  
seur ?

SOTENROBE.

Ah, ah, ah.

UN GARÇON.

Monsieur, un des Masques qui sort m'a chargé de vous venir dire que la Becasse étoit bridée, & que tout-à-l'heure il seroit à vous.

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, qu'il est bon là ! Ah, ah, ah.

Madame RICHARD.

Mais ne puis-je sçavoir.

SOTENROBE.

Ha, ha, ha, belle-mere, vous allez bien rire aussi : un de ces Masques m'a envoyé prier tantôt de souffrir qu'il enleva à mon Bal sa Maîtresse ; & voilà qu'on m'apprend que cela est fait.

Madame

Madame RICHARD.

Ah , M. l'Assesseur ! qu'avez - vous fait ? Pourquoi vous êtes vous prêté à cette affaire sans m'avertir ?

SOTENROBE.

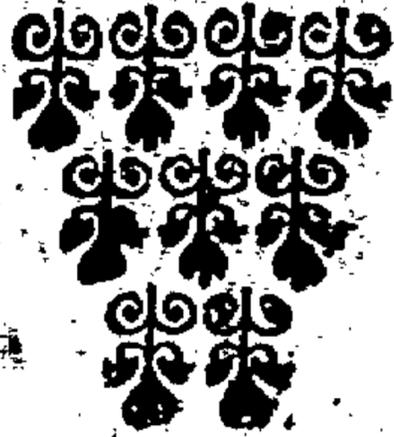
On me l'avoit bien défendu.

Madame RICHARD.

Je crains que cela n'ait de fâcheuses suites pour vous.

SOTENROBE.

Bon , bon , tu te moques , belle-mère , tu te moques : celui que cette fille devoit épouser , n'est qu'un sot , un benêt , un pauvre sot.



## SCENE XV.

MADAME RICHARD,

SOTENROBE, SANS-QUARTIER,

MARTON

SANS-QUARTIER *en femme.*

**A**U secours, Justice, Justice, un  
Prevôt, des Archers, que l'on  
coure après le ravisseur..

SOTENROBE.

A qui en veut cette femme ?

Madame RICHARD.

Je tremble.

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame une femme comme  
vous ! Comment vous souffrez qu'on en-  
leve ma fille chez vous ?

Madame RICHARD.

Je n'en sçavois rien , Madame.

SANS-QUARTIER.

Ah traître de Sotenrobe , tu seras  
pendu.

SOTENROBE.

Pourquoi avoir laissé monter cette  
folle.

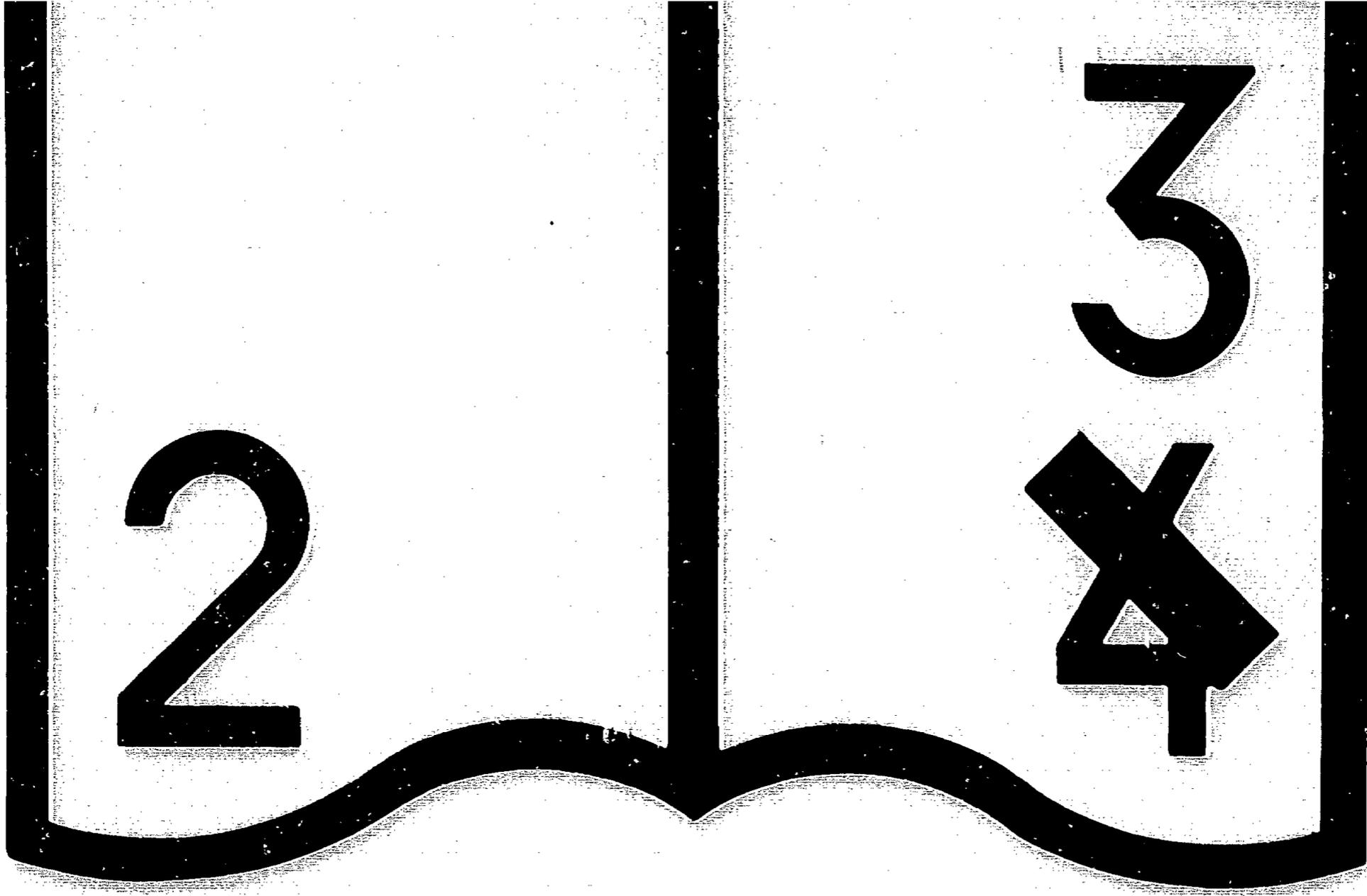
SANS-QUARTIER.

Comment tu oses me traiter de folle,  
après avoir facilité l'enlèvement de ma  
fille ? un Assesseur prêter sa main à un  
rapt , c'est tout ce qu'oseroit faire un  
Commissaire : *Il fait semblant de pleurer.*

Madame RICHARD à Marton qui  
*est au fond du Théâtre.*

Marton , cause avec ma fille , il n'est  
pas nécessaire qu'elle entende...





Pagination incorrecte — date incorrecte

NE 7 43-120-12

MARTON.

Oh, Madame, elle ne vous entend  
p.s.

Madame RICHARD.

Allons, Madame, tranquillisez-vous.

SANS-QUARTIER.

Hé le puis-je, Madame, le puis-je ?  
ma fille, ma chère fille, entre les mains  
d'un homme de guerre.

Madame RICHARD.

Il faut...

SANS-QUARTIER.

Ah, Madame, un homme de guer-  
re, ces gens-là ébauchent mille maria-  
ges sans y mettre jamais la dernière  
main : à *Sotenrobe* ; comment tu oses en-  
core paroître devant moi, traître, in-  
fame, scelerat.

SOTENROBE.

Belle-mère, belle-mère, elle m'é-  
trangle.

---

S C E N E

DERNIÈRE.

MADAME RICHARD,

CLITANDRE, MARIANNE,

SOTENROBE, SANS-QUAR-

TIER, MARTON.

CLITANDRE

*amene Marianne avec un Domino d'une autre couleur. que celui qu'elle avoit au Bal. Il s'adresse à Sans-Quartier.*

**M**ADAME, voilà Mademoiselle votre fille que je vous ramene. Il est tems de vous découvrir la passion que nous avons l'un pour l'autre.

SANS-QUARTIER.

Ah fille ingratta ! Larron d'honneur !

CLITANDRE.

Jugez mieux de moi , Madame , & de Mademoiselle votre fille ; tout ce que j'en ai fait, c'est pour devenir son époux. Je m'appelle Clitandre , mon nom & ma fortune sont assez connus dans le monde , accordez-là à mon amour.

Madame RICHARD.

Marton , je te recommande ma fille.

MARTON.

Allez , Madame , elle est en bonne main.

CLITANDRE.

Laissez - vous fléchir , Madame ; & Monsieur , parlez pour moi de grace.

SOTENROBE.

J'opine qu'ils seront mariez ensemble.

SANS-QUARTIER *lui donnant  
un soufflet.*

Tiens , voilà pour tes épices.

Madame RICHARD.

Allons , Madame , vous devez vous  
rendre , je connois la famille de M. Cli-  
tandre.

SANS-QUARTIER.

Le feriez-vous , Madame , si c'étoit  
votre fille qu'on eût enlevée.

Madame RICHARD.

Oùi , je croirois qu'il y auroit de l'im-  
prudence à agir autrement.

SANS-QUARTIER.

J'y donne donc les mains.

CLITANDRE *baisant la main de  
Sans-Quartier.*

Ah Madame.... comptant sur vos

bontez : voilà un Notaire avec un Contrat tout dressé ; daignez assurer mon bonheur. *Sans-Quartier* signe : Madame faites-nous l'honneur d'y signer.

Madame RICHARD.

Avec plaisir, Monsieur.

CLITANDRE à *Sotenrobe*.

Et vous, Monsieur.

SANS-QUARTIER.

Ah, mettez qu'il a déclaré ne sçavoir signer.

SOTENROBE.

Un Assesseur ! vous me prenez apparemment pour un Elû.

CLITANDRE.

Et ces Demoiselles qui sont...

Madame RICHARD.

Ma fille.

MARTON.

MARTON.

Donnez donc la main à votre future,  
M. de Sotenrobe. Sotenrobe va prendre le  
personnage qui s'est substitué à la place de  
Marianne pendant le Bal; & quand il l'a  
amené jusqu'au bord du Théâtre, le Mas-  
que & le Domino tombent & laissent voir  
un gros Valet de cuisine.

SOTENROBE.

Ah, ah, qu'est-ce donc ? . . .

Madame RICHARD.

Ma fille, ma fille, où est ma fille ?

MARIANNE se démasquant.

Me voilà ma mere.

Madame RICHARD.

Ah ! . . . comment impertinente ;  
t'enfuir avec un Officier ; me jouer de  
ces tours. Ah je n'en puis plus ! me voir  
trahir par ma propre fille !

SOTENROBE.

Qui est-ce qui auroit crû cela d'elle ?

CLITANDRE.

Pardonnez, Madame...

Madame RICHARD.

Laissez-moi, Monsieur.

MARIANNE.

Ma mère laissez-vous attendrir.

Madame RICHARD.

Retire toi.

CLITANDRE.

Faites grace, Madame.

Madame RICHARD.

Il le faut bien, puisque j'ai été assez simple pour signer : allez, soyez heureux si vous le pouvez.



SOTENROBE.

Quoi, Madame, vous consentez ?

Madame RICHARD.

Vos sottises me mettent dans cette né-  
cessité.

CLITANDRE.

Ah, Madame, soyez sûre de ma part  
d'un respect...

MARIANNE.

Ma mère, que ne vous dois-je pas !

SOTENROBE.

L'éfrontée comme elle dit cela :

MARIANNE à *Sotenrobe*.

Monsieur une femme vertueuse a trop  
de risques à courir avec un mari fait  
comme vous.

## SANS-QUARTIER.

Madame, je suis le brave Sans-Quartier, Valet de Monsieur, & Sur-Intendant de toute l'intrigue; j'aime Marton, & je serois homme à l'épouser à petit bruit; mais elle veut votre consentement.

Madame RICHARD,

Epouse-là, fais en tout ce que tu voudras, mais que je ne voye jamais cette coquine-là.

CLITANDRE.

Va faire avancer les Danseurs & les Musiciens que j'ai amené, ils vont nous donner une petite fête de Carnaval à l'impromptu; si vous m'en croyez, M. l'Assesseur, vous prendrez votre part du divertissement.

SOTENROBE.

Je serois bien fâché de rester plus longtemps avec vous, pour vous faire enrager tous, je m'en vais me coucher sans souper.

---

**DIVERTISSEMENT.**

*Plusieurs Masques entrent & dansent.*

**M E N U E T S.**

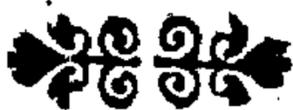
**L**E Carnaval en ces lieux vous ap-  
pelle,  
Volez tendres amours, venez regner sur  
nous,  
Enchaînez la raison cruelle,  
Endormez les Argus, & bercez les ja-  
loux:  
Qu'en ces lieux tout chante, tout  
danse,  
Que Bachus à grands flots répande sa li-  
queur,  
Et qu'aujourd'hui Comus amene l'abon-  
dance,  
Jusques chez l'Usurier & chez le Procureur.

On recommence : *Le Carnaval, &c.*



## UNE PETITE FILLE

Je ne suis plus dans l'ignorance ,  
 Je sçai ma ba , be , bi , bo , bu ,  
 Déjà mon petit cœur émû ,  
 Prés d'un jeune Berger commence  
 De faire ta , te , ti , to , tu .



Faites-moi donc présent ma mere  
 D'un Mari da , de , di , do , du ,  
 Qu'il soit semillant , vif & dru ,  
 Sur-tout d'un âge à pouvoir plaire ,  
 Car un vieux pa , pe , pi , po , pu .



Si pour moi la tendresse dure ,  
 J'aurai toujours de la vertu ;  
 Mais s'il est brutal & bourru ,  
 Ma bonne maman je vous jure ,  
 Qu'il sera ca , ce , ci , co , cu .



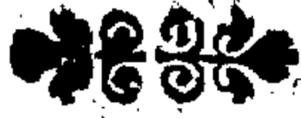
# DANSE DE VIELLARDS.

## VAUDEVILLE.

### UN VIELLARD.

**D**A N S ma jeunesse  
On se divertissoit,  
Chacun se trémoussoit,  
Avec grace on dansoit,  
Dans un Bal on faisoit  
Admirer son adresse.

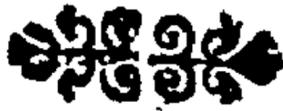
Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
Ce n'est qu'indolence.  
Langueur, négligence,  
Les graces, la danse  
Sont en décadence,  
Et le Bal va  
Cahin, caha.



### UNE VIEILLE

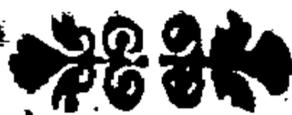
Dans ma jeunesse  
La vérité regnoit,  
La vertu dominoit,  
La constance brilloit,

La bonne foi regloit  
 L'Amant & la Maîtresse.  
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
 Ce n'est qu'injustice,  
 Trahison, malice,  
 Changement, caprice,  
 Détours, artifice,  
 Et l'amour va  
 Cahin, caha.



### UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse  
 Les Veuves, les Mineurs  
 Avoient des défenseurs,  
 Avocats, Procureurs,  
 Juges & Rapporteurs,  
 Soutenoient leur foiblesse.  
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
 L'on gruge, l'on pille,  
 La Veuve, la fille,  
 Majeur & pupille;  
 Sur tout on grapille;  
 Et Themis va  
 Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse  
Quand deux cœurs amoureux  
S'unissoient tous les deux,  
Ils sentoient même feu,  
De l'Hymen les doux nœuds  
Augmentoient leur tendresse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
Quand l'Hymen s'en mêle,  
L'ardeur la plus belle  
N'est qu'une étincelle,  
L'Amour bat d'une aîle,  
Et l'Epoux va  
Cahin, cahin.



UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse  
On voyoit des Auteurs,  
Fertiles producteurs  
Enchanter les Lecteurs,  
Charmer les Spectateurs  
Par leur délicatesse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela.  
Les Vers assoupissent,

Les Scenes languissent,  
 Les Muses gémissent,  
 Succombent, périssent,  
 Pegaze va  
 Cahin, caha.



UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse  
 Les Papas, les Mamans;  
 Severes, vigilans  
 En dépit des Amans,  
 De leurs tendrons charmans  
 Conservoient la sagesse.  
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
 L'Amant est habile,  
 La fille docile,  
 La mere facile,  
 Le pere imbecile;  
 Et l'honneur va  
 Cahin, caha

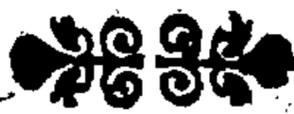




UN VIEILLARD.

Dans ma jeunesse  
L'homme sobre & prudent,  
Au plaisir moins ardent,  
Se bornoit sagement,  
Et son ménagement  
Retardoit sa vieillesse.

Aujourd'hui ce n'est plus cela ;  
Turbulent, volage,  
Honteux d'être sage,  
Le libertinage  
Chez lui prévient l'âge,  
Bien-tot il va  
Cahin, caha.

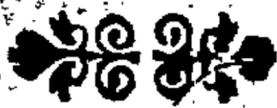


UNE VIEILLE.

Dans ma jeunesse  
Les femmes de vingt-ans  
Renonçoient aux Amans,  
De leurs engagements  
Les devoirs importants  
Les occupoient sans cesse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
Plus d'une 'grand'-mere,  
S'efforce de plaire,

*Le Tour*

Et veut encor faire  
 Un tour à Cythere,  
 La bonne y va  
 Cahin, caha.



## UN VIEILLARD

Dans ma jeunesse  
 Un Partisan perdoit  
 Les fêtes qu'il donno,  
 Tous les dons qu'il faisoit,  
 Et celle qu'il aimoit  
 C'étoit une tygresse.  
 Aujourd'hui ce n'est plus cela,  
 Un Cadeau sans peine  
 Gagne une Climene,  
 Et dès qu'à Vincenne  
 En Fiacre on la mene,  
 Sa vertu va  
 Cahin, caha.



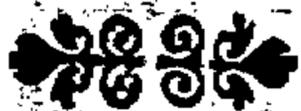
## LA VIEILLE au Parterre

Dans ma jeunesse  
 Le spectacle cheri  
 Se voyoit applaudi,

*de Carnaval.*

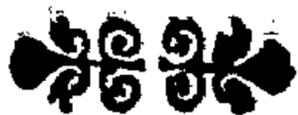
85

Le Théâtre garni ,  
Le Parterre rempli  
Nous combloit d'allegresse.  
Aujourd'hui ce n'est plus cela.  
Qu'une ardeur nouvelle  
Chez nous vous rappelle  
Pour vous notre zèle  
Constant & fidèle  
Jamais n'ira  
Cahin , caha.



VAUDEVILLE *de la fin.*

**A**H que dans ces jours à Paris  
Cupidon fait bien les affaires ;  
Que l'on y dupè de Maris ,  
Et qu'on en fait accroire aux meres,  
Censeurs n'en dites point de mal ,  
Tout est permis en Carnaval.

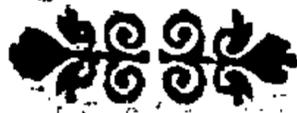


L'homme de Robe est aujourd'hui  
Bien attrapé sans qu'il y pense ,  
Les amours s'ébattent chez lui  
Tandis qu'il dort à l'Audience,  
Censeurs n'en dites , &c.

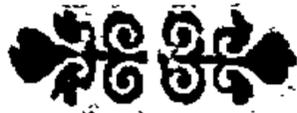
Aujourd'hui plus d'un Amphion  
 D'Amour sçachant la tablature,  
 Au noble métier d'Apollon  
 Réunit celui de Mercure.  
 Censeurs n'en dites, &c.



Tandis que Monsieur Rigaudon  
 Repete en ville une Ecoliere,  
 Un Ecolier donne leçon  
 A sa femme qui sçait lui plaire.  
 Censeurs n'en dites, &c.

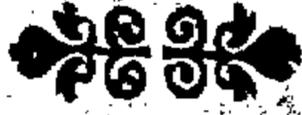


Contre ce docte Medecin ;  
 C'est à tort qu'en tous lieux on crie,  
 Lorsqu'il détruit le genre humain  
 Son épouse le multiplie.  
 Censeurs n'en dites, &c.



Le Banquier sur son Ecusson  
 Met des Licornes aparentes,  
 Son épouse a grand soin, dit-on,  
 De rendre ses armes parlantes.  
 Censeurs n'en dites, &c.

Le jour que Martin s'est pourvû  
De sa femme prude & severe,  
Il a trouvé plus qu'il n'a crû,  
Avant d'être époux il fut pere.  
Censeurs n'en dites, &c.



Qu'il fait bon chez Blaise aujourd'hui,  
Il est tout cœur, il est tout ame,  
Le bon homme n'a rien à lui,  
Son argent, son vin ni sa femme.  
Censeurs n'en dites, &c.



Ces jours passez on m'a fait voir  
En ces lieux une étrange chose,  
Une Veuve en grand desespoir,  
Grand desespoir couleur de rose.  
Censeurs n'en dites, &c.



Ma mere du matin jusqu'au soir,  
Me cherche un tendre époux qui m'ai-  
me,  
Sous prétexte de me pourvoir,  
Elle se pourvoit elle-même.  
Censeurs n'en dites, &c.

Mon papa sortant du logis  
Laiſſa maman au lit malade,  
Le ſoir au Bal il fut ſurpris  
De la trouver en maſcarade.  
Cenſeurs n'en dites, &c.



Pour nous rendre tous ſatisfaits,  
Venez voir la piéce nouvelle,  
C'eſt une bagatelle, mais  
Elle vous prouve notre zéle,  
Cenſeurs n'en dites, &c.

F I N.

---

De l'Imprimerie de H. S. P. G I S S E Y, rue  
de la Vieille Bouclerie, à l'Arbre de Jeſſé.

